

terre cette prétention, si commune à la richesse roturière, de vouloir figurer avec la noblesse et en singer les manières. L'unique désir de M. Jourdain, un bourgeois enrichi, est en effet de passer pour un parfait gentilhomme et d'élever à la hauteur d'une si belle ambition son air, ses manières, son langage, son éducation et toute sa maison. Quoique la chose soit un peu difficile, le riche bourgeois ne se décourage pas et met tout en œuvre pour réussir. Il prend des maîtres d'armes, de musique et de danse, voire même un maître de philosophie... afin d'apprendre l'orthographe : il se ménage des amis à la cour, adresse des billets galants aux dames de qualité et se donne toutes les peines du monde pour faire oublier sa naissance. A force de vouloir passer pour noble, M. Jourdain a fini par persuader qu'il l'est réellement. Dès lors, on le conçoit, sa hauteur et son ambition n'ont fait que s'accroître; aussi n'est-on pas étonné de le voir refuser la main de sa fille au jeune Cléonte, parce que celui-ci n'est pas gentilhomme. M. Jourdain veut avoir un marquis pour gendre. Le dénoûment de cette intrigue est une farce plus réjouissante que vraisemblable, à laquelle nous a préparés l'extravagance du bonhomme aussi crédule que vaniteux. Covielle, valet de Cléonte, imagine une mascarade, au moyen de laquelle il espère faire consentir M. Jourdain au mariage de sa fille avec son maître. Pour flatter les prétentions nobiliaires de notre bourgeois, le drôle, s'étant déguisé, vient lui apprendre que le fils du Grand Turc est devenu amoureux de sa fille et qu'il vient la lui demander en mariage. Bientôt, en effet, Cléonte entre métamorphosé en Turc, et cette fois, grâce à son titre, il obtient facilement ce qu'on lui a d'abord refusé tout net. Loin de soupçonner qu'il puisse être l'objet de quelque mystification, M. Jourdain s'estime très-heureux d'une si haute alliance, et il a en outre, pour mettre le comble à ses vœux, l'insigne honneur d'être nommé *mamamouchi*, dignité aussi peu connue à la cour du Grand Seigneur qu'à celle de Louis XIV. Les trois premiers actes sont d'un excellent comique, et l'exposition, dans la première scène, est digne des meilleures pièces de Molière. Le maître de musique et le maître de danse y donnent une idée très-juste du caractère de M. Jourdain. Leurs vanités et leurs prétentions sont développées avec beaucoup d'art, et, rapprochées de celles du héros de la pièce, servent à les rendre encore plus comiques; mais cette exposition, qui fait connaître le côté ridicule de M. Jourdain, ne nous instruit pas de l'action, qui ne commence, pour ainsi dire, qu'au troisième acte, par l'opposition de madame Jourdain et de Nicole, sa servante. Molière semble avoir voulu racheter ce défaut par la gaieté des scènes et l'originalité des personnages. Les deux premiers actes ne représentent que la matinée d'un homme occupé à recevoir des maîtres et des ouvriers; et tout nous attache, nous captive, nous ravit; il n'y a pas jusqu'à une leçon de grammaire que l'auteur n'ait su rendre plaisante. On s'étonne vraiment que Molière ait trouvé une source aussi inépuisable de comique dans les circonstances les plus communes de la vie. Nous venons de dire que l'action proprement dite commence au troisième acte. On n'en pouvait imaginer une plus naturelle ni plus propre à faire ressortir les travers du principal personnage. Le caractère de Mme Jourdain, surtout, est peint d'après nature : c'est une bonne bourgeoise qui, loin de se prêter aux fantaisies de son mari, les combat à outrance, avec la brusque franchise des femmes du peuple. Elle nous rappelle cette bonne Thérèse Cascayo, l'épouse de l'honnête Sancho Pança. La discussion entre monsieur et madame Jourdain est également imitée d'un entretien fort comique entre Sancho Pança et sa femme. On a blâmé le dénoûment de la pièce, comme par trop invraisemblable. Il est certain, en effet, que Molière aurait pu donner moins de prise à la critique en supposant quelque autre personnage que le fils du Grand Turc; mais il paraît qu'il n'eût pas la liberté du choix, et que le roi Louis XIV lui-même lui donna l'idée de mettre les Turcs sur la scène, pour se venger du peu de cas que l'ambassadeur de la Porte avait fait de sa magnificence un jour d'audience solennelle. Quant à la cérémonie burlesque du *mamamouchi*, M. Victor Fournel pense que Molière en a pris l'idée dans le XI^e livre de *Francion*, roman de Charles Sorel, dont il s'est plus d'une fois souvenu dans ses autres ouvrages. On s'est beaucoup récrié sur la crédulité de M. Jourdain; mais les *Annales de Normandie* rapportent un fait de vanité crédule encore plus singulier : « L'abbé de Saint-Martin se laissa persuader par des mystificateurs que le roi de France, après avoir lu ses ouvrages, l'avait créé mandarin et marquis de Miskou. Il fut reçu avec des cérémonies encore plus burlesques que celles du *Bourgeois gentilhomme*, et ne manqua jamais, depuis, de joindre ces titres à sa signature! Le *Bourgeois gentilhomme*, représenté devant Louis XIV, fut d'abord très-mal accueilli; le roi n'en dit pas un mot à son souper, et les courtisans, qui avaient pris ce silence pour une improbation, le déclarèrent, tous d'un commun accord, une farce détestable. Molière, consterné, n'osa se montrer. Aussi quel ne fut pas son triomphe, lorsque, après la seconde représentation, Louis XIV lui adressa ces paroles bienveillantes : « Je ne vous ai point parlé de votre

pièce à la première représentation, parce que j'ai appréhendé d'être séduit par la manière dont elle avait été représentée; mais, en vérité, vous n'avez rien fait qui m'ait tant diverti, et votre pièce est excellente. » Aussitôt, comme on se l'imagine, Molière fut accablé de louanges : « Cet homme est inimitable, disait certain duc qui s'était surtout signalé par la sévérité de sa censure; il y a un *vis comica* dans tout ce qu'il fait, que les anciens n'ont pas si heureusement rencontré. » Le *Bourgeois gentilhomme* obtint à Paris un grand succès. Chacun croyait y reconnaître le portrait de son voisin, et on ne se lassait point d'aller applaudir cette peinture si vraie et si naturelle des vaniteuses prétentions de la richesse roturière. « Le personnage de M. Jourdain, dit La Harpe, est un des plus vrais et des plus gais qui soient au théâtre. Tout ce qui est autour de lui le fait ressortir : sa femme, sa servante Nicole, ses maîtres de danse, de musique, d'armes et de philosophie; le grand seigneur son ami, son confident et son débiteur; la dame de qualité dont il est amoureux; le jeune homme qui aime sa fille et qui ne peut l'obtenir, parce qu'il n'est pas gentilhomme; tout sert à mettre en jeu la sottise de ce pauvre bourgeois... Molière a su tirer encore des autres personnages un comique inépuisable; l'humeur brusque de Mme Jourdain, la gaieté franche de Nicole, la querelle des maîtres sur la prééminence de leur art, les préceptes de modération débités par le philosophe qui, un moment après, se met en fureur et se bat en l'honneur et gloire de la philosophie; la leçon de M. Jourdain, à jamais fameuse par sa découverte, qui ne sera jamais oubliée, que depuis quarante ans il *faisait de la prose sans le savoir*. (V. PROSE.) La galanterie naïve du bourgeois et le sang-froid cruel de l'homme de cour..., la broüillerie des deux jeunes amants et de leurs valets, sujet traité si souvent par Molière, et avec une perfection toujours la même et toujours différente : tous ces morceaux sont du grand peintre de l'homme, et nullement du farceur populaire. » Le célèbre Lulli joua un rôle dans cette pièce, s'il faut en croire l'anecdote suivante : Le musicien florentin avait acheté la charge de secrétaire du roi; il alla trouver la compagnie pour se faire recevoir, mais ces messieurs lui répondirent unanimement qu'ils ne voulaient pas de farceur. Il eut beau leur dire qu'il n'avait jamais joué sur le théâtre que trois fois, dans le *Bourgeois gentilhomme*, et cela devant le roi; ils furent sourds. Il alla s'en plaindre au ministre Louvois, qui lui dit que les secrétaires du roi avaient raison. « Quoi! monsieur, lui répondit Lulli, si le roi vous ordonnait, tout ministre que vous êtes, de danser devant lui, vous le refuseriez? » Louvois, ne sachant que répondre, lui expédia un ordre qui le fit recevoir. Le *Bourgeois gentilhomme* était à peine joué, que le bruit suivant se répandit. « On assure, disait un contemporain, que le nommé Gandouin, chapelier millionnaire, homme devenu la fable de tout Paris par sa prodigalité, a été, pour Molière, le type de M. Jourdain. » On affirma aussi que Rohault, ami de l'illustre auteur comique, lui avait servi d'original pour tracer son maître de philosophie. « Quoi qu'il en soit, c'est le cas de dire que la copie est supérieure à l'original, le génie de l'écrivain ayant donné l'immortalité à un ridicule périssable. La scène d'amour des deux jeunes gens est restée célèbre, même comparée à celle du *Dépit amoureux*. En un mot, cette farce, comme affectif de l'appeler certains écrivains, charme encore les spectateurs du XIX^e siècle, et tout fait espérer qu'elle vivra aussi longtemps que les immortels chefs-d'œuvre de celui qui l'a écrite pour se délasser.

Le nom de M. Jourdain est resté proverbial; l'analyse que nous venons de donner du *Bourgeois gentilhomme* suffit pour faire connaître dans quel cas on peut assimiler un parvenu ridicule à M. Jourdain. (V. ce mot.)

Bourgeoises à la mode (LES), comédie en cinq actes et en prose, de Dancourt et Saint-Yon, représentée à la Comédie-Française, le 15 novembre 1692, sous le titre de : *Les Femmes à la mode*. Angélique, femme de M. Simon, notaire, et Araminte, femme de M. Grifard, commissaire, sont possédées de la funeste manie de singer les grandes dames de leur siècle. Le chevalier, jeune intrigant qui cherche à séduire Marianne, la fille de M. Simon, engage Angélique à donner à jouer chez elle, ainsi que le font les femmes de qualité. Ce projet sourit à la folle bourgeoise, qui avertit son mari qu'elle a perdu un diamant de grande valeur. C'est un mensonge de précaution en vue des éventualités qu'il peut entraîner le goût des dépenses exagérées. Sur ces entrefaites, Mme Amelin, revendeuse à la toilette, se présente pour réclamer le montant d'un mémoire. Angélique, qui manque d'argent, charge Lisette, sa soubrette, de dire à la marchande : « Madame a besoin de cent louis, elle vous en doit trente, faites-lui prêter six cents écus sur ce diamant qui vaut trois cents pistoles, elle vous payera vos trois cent dix livres. » Mme Amelin accepte le marché. Pendant ce temps, M. Simon, qui brûle d'une flamme adultère pour Araminte, se déclare prêt à tous les sacrifices pour obtenir un accueil favorable. Araminte, dont les ressources financières sont fort modestes, n'a garde de se montrer trop sévère. Angélique, son amie, à laquelle elle a tout confié, l'encourage à

tendre de près le notaire infidèle, en se réservant le droit de partager la toison... M. Grifard s'empare de son tour d'Angélique, et espère réussir... argent comptant!... Au dénouement, les deux maris finissent par se trouver bernés, et le chevalier, qui n'est autre que le fils de Mme Amelin, épouse Marianne, dont il est aimé. Cette comédie reproduit, on le voit, le *fac-simile* le plus exact des mœurs corrompues de l'époque, ce qui explique comment les contemporains ne se révoltèrent point contre des détails si risqués. Elle obtint vingt-six représentations à l'origine. « Cette pièce, dit le *Mercur de France* du mois de novembre 1734, est imprimée sous le nom de M. Dancourt; cependant elle n'est pas tout à fait de lui; M. de Saint-Yon, premier auteur de cette charmante comédie, s'en est déclaré le père, et a revendiqué son ouvrage d'une manière à faire honneur à celui qui se l'est approprié, puisqu'il a avoué de bonne foi qu'il en devait le succès aux agréments que M. Dancourt y avait répandus, et à quelques changements qu'il y avait faits. » La comédie des *Bourgeoises à la mode* se recommande par quelques-unes des qualités les plus enviables pour un auteur comique. L'intrigue est habilement conduite, les caractères se soutiennent et le dialogue se distingue par une fermeté et un naturel peu communs. Araminte, courtisée par M. Simon, dit à Angélique, femme de ce dernier : « Il ne tient qu'à moi de le ruiner; tout son bien est à mon service. » — Angélique répond : « Eh! mort de ma vie! prenez toujours à bon compte; il n'y a point de mal à ruiner un mari, quand sa femme partage les revenants-bons de l'aventure. » On voit que Dancourt entendait assez bien le dialogue réaliste pour l'époque à laquelle il vivait. « Dans cette pièce, dit M. Hippolyte Lucas, on voit deux femmes qui, ne pouvant plus arracher d'argent à leurs époux, choisissent chacune pour caissier le mari l'une de l'autre et le payent d'espérances trompeuses. Ces deux imbéciles maris, croyant satisfaire les caprices de leurs maîtresses futures, font honneur, sans s'en douter, aux dettes de leurs femmes, qu'ils ne voulaient pas acquitter. — Où allez-vous donc, dit Lisette à Angélique qui sort. — Je vais dépenser de l'argent, puisque j'en ai, répond Angélique tout naturellement. » Cette simple phrase peint tout un caractère. Voici le jugement que Geoffroy, le célèbre critique du journal des *Débats*, a porté sur cette pièce : « Je suis bien aise de connaître le train de vie des bourgeois qui étaient à la mode il y a cent dix ans. Je compare avec plaisir les femmes de 1692 avec les femmes de 1802; et si je suis fâché de quelque chose, c'est de trouver en elles si peu de différence. Si les actrices eussent voulu paraître sous le costume que portaient, il y a un siècle, les femmes de notaire et de commissaire, le contraste eût été frappant et risible, mais les mœurs sont presque les mêmes. Du temps de Dancourt, les bourgeois à la mode veillaient la nuit et dormaient le jour; les plaisirs étaient leur grande affaire; elles connaissaient à peine leur ménage et leur mari; elles levaient de fortes contributions sur leurs amants, et leur unique occupation était d'avoir beaucoup d'argent, pour en dépenser beaucoup. On peut être surpris que l'intervalle d'un siècle ait apporté si peu de changement à de pareilles mœurs; mais le temps reprend ses droits, lorsque l'on considère que, dans l'espace d'un siècle, les ridicules particuliers de quelques folles sont devenus les mœurs générales. Dans un pareil progrès, on peut reconnaître l'ouvrage d'un siècle : Dancourt, en se moquant de deux bourgeois éternelles, avait pour lui toutes les femmes de qualité, toutes les bourgeoisesses raisonnables; c'était alors la majorité. Aujourd'hui Dancourt est un impertinent, un écrivain de mauvais ton, qui dégrade la scène par ses caractères extravagants et méprisables; il a contre lui toutes les femmes qui ressemblent aux bourgeois à la mode, mais ne veulent pas se reconnaître dans le portrait qu'il en fait : l'universalité des vices amène toujours l'hypocrisie des mœurs, et l'hypocrisie des mœurs détruit essentiellement toute espèce de comique, pris dans la nature et dans la vérité.

Notre délicatesse est choquée de la naïveté et de la bonne foi de ces deux femmes, qui conviennent ingénument qu'elles n'aiment point leurs maris, qu'elles n'ont pas de plus grand plaisir que de les tromper et de les piller, et qui se montrent si peu scrupuleuses sur les moyens de se procurer de l'argent; ce langage est trop vrai, trop naturel; on pense, on agit aujourd'hui de même, mais on parle tout autrement. Les femmes, en général, n'aiment point qu'on dévoile sur la scène leurs mystères, leurs intrigues, leurs travers; elles connaissent tout cela beaucoup mieux que les auteurs eux-mêmes; elles sont rassasiées et rebattues de ces misères-là. Pour les amuser au théâtre, il faut leur présenter quelque caractère qui leur soit moins familier, des objets nouveaux, des femmes honnêtes et de beaux sentiments.

La distinction des bourgeois et des femmes de qualité n'existe plus; il n'y a qu'une classe qui marque dans la société, celle des femmes riches. Il n'était pas possible autrefois aux bourgeois, même avec de l'argent, d'imiter les femmes de qualité; et les efforts qu'elles faisaient pour s'élever au-dessus de la roture fournissaient aux poètes comiques

des traits originaux. Mais pour imiter aujourd'hui les femmes riches, il ne faut que des écus; celle qui en a le plus a le meilleur air et le ton le plus distingué. Une partie des ridicules des *Bourgeoises à la mode* est donc anéantie par le nouveau système social, qui n'admet que l'inégalité des fortunes... Si les deux bourgeois ressemblent beaucoup aux femmes d'à présent, leurs maris, en récompense, sont bien différents des hommes d'aujourd'hui. M. Simon et M. Grifard sont de vieilles caricatures, affublées d'énormes perruques, des barbons dégoutants, niais et ridicules; nos notaires et nos commissaires sont bien plus aimables et plus avisés; ils ont une bien autre tournure : on ne les voit pas sottement amoureux; ils connaissent mieux la valeur de l'argent; peut-être ils n'en donnent pas plus à leurs femmes, mais quand ils en donnent aux femmes des autres, ils savent mieux pourquoi... Il y a, dans la pièce, un petit chevalier de lansquenets qui se fait passer pour homme de qualité, quoiqu'il soit fils d'une revendeuse à la toilette... On est choqué de ce que cet intrigant, reconnu et démasqué, finisse par épouser la fille du notaire; et qu'Angélique, si entêtée de la noblesse, consente à s'allier à une revendeuse à la toilette, pour une somme de vingt mille écus que cette femme s'engage à donner à son fils; mais le sot orgueil s'allie très-bien avec les sentiments les plus bas. »

Bourgeoises de qualité (LES), comédie en trois actes et en prose, de Dancourt, représentée à la Comédie-Française, sous le titre de *la Fête du village*, le 13 juillet 1700. (Depuis la reprise du 25 septembre 1724, elle a toujours été jouée sous le titre des *Bourgeoises de qualité*.) Dans cette comédie, Dancourt présente quatre femmes, toutes livrées à la même manie, mais dont les caractères ont des différences très-marquées. La greffière veut épouser un jeune gentilhomme ruiné : l'unique désir de devenir comtesse l'aveugle sur tous les inconvénients de l'union qu'elle cherche à former. Pour faire accepter la donnée de ce caractère un peu exagéré, l'auteur fait de la greffière une sotte. Mme l'élu est une bourgeoise triste et jalouse; c'est elle qui supporte le moins patiemment les impertinences de sa cousine, lorsque celle-ci l'appelle *bourgillonne*. « Ah! ciel! s'écrie-t-elle, bourgillonne! moi, qui suis, par la grâce de Dieu, fille, sœur et nièce de notaire! (Cette réponse est une parodie de ces vers de Virgile :

*Ast ego, quæ divum incedo regina, Jovisque
Et soror et conjux).*

(En., I, 46.)

Mme Carmin a une physionomie différente; c'est une marchande de laines de la rue des Lombards, qui a fait fortune, et qui vient d'acheter à son mari une charge de président dans une élection. Quelle aubaine pour les bourgeois! Aussi Mme l'élu, qui est la plus mordante, lui dit-elle aussitôt : « Vous n'avez vendu des laines éventées que je vous renverrai, madame la présidente. » Mme Blandineau est la plus aimable des quatre femmes; moins vaine et plus coquette, elle aime à voir grande compagnie. Elle fait les honneurs de sa maison avec magnificence, et ne pense qu'à rire et à passer son temps agréablement; l'autorité qu'elle a sur un mari dur et avare, la manière dont le maître clerc se soumet à ses fantaisies, rouvent que Mme Blandineau ne manque ni d'esprit ni d'agréments. Les autres personnages sont peu importants. Les deux amants de rigueur manquent de la teinte romanesque exigée par la comédie. Il y a, en revanche, de la grâce et une certaine naïveté dans le rôle d'Angélique. Quant aux deux procureurs, ils conservent le caractère de leur état, ce qui leur ôte de prime abord la sympathie des spectateurs. Cette pièce, qui possède, après tout, les qualités essentielles de la comédie, pourrait avoir plus d'ensemble; les scènes gagnaient à être liées avec plus d'art, mais, telle quelle est, elle a toujours réussi au théâtre. Dancourt y a prodigué les traits piquants et les vives réparties. La comédie des *Bourgeoises de qualité* obtint à l'origine dix-huit représentations. « C'est, dit le célèbre critique Geoffroy, une des meilleures et des plus plaisantes comédies de Dancourt. On peut regarder, ajoute-t-il, les *Bourgeoises de qualité* comme une pièce de caractère beaucoup plus que d'intrigue; on y tourne en ridicule la sotte vanité de quelques bourgeois qui veulent prendre le ton et les airs des gens de qualité. Les personnages de la pièce sont un amas de fous et de folles... La pièce fut jouée en 1700; ainsi, les personnages qu'on nous présente sont nos ancêtres tels qu'il étaient il y a cent six ans; ce sont de vieux portraits de famille; mais, quoique leur costume soit fort étrange et leur cadre très-usé, on remarque encore avec plaisir la vivacité de leurs traits et l'expression de leur physionomie. » Un autre critique du temps de la Restauration affirme, lui, que cette comédie n'est guère plus de caractère que d'intrigue... C'est plutôt une comédie de mœurs... Les ridicules attaqués par Dancourt n'existent plus aujourd'hui, ajoute-t-il; ce n'est pas que nous manquions de gens qui affectent le ton de la noblesse; il en est aussi beaucoup qui en usurpent les titres : mais ce sont, pour la plupart, des intrigants qui spéculent sur le crédit que cela leur procure. On voit rarement la classe industrielle, les capitalistes, les gens de loi, les riches enfin, chercher à